

SOUVENIR DE LA BAIE

A UNE JEUNE FILLE

Ne m'aviez-vous pas dit, en quittant cette plage,
Que votre esprit parfois reviendrait s'y bercer
Puisque nos cœurs avaient dans le même baiser
Aux horizons d'azur fait le même voyage.

Quand le dernier accord qui nous faisait valser,
De ses airs enivrants emplissait le bocage,
N'ai-je pas essayé sur votre frais visage,
Les pleurs qu'un prompt départ vous avait fait verser ?

Et j'espérais du moins que la saison nouvelle
Vous verrait revenir, intrépide hirondelle,
Sur ces bords enchantés renouer nos amours

Mais en face des flots les témoins de nos rêves,
J'erre maintenant seul devant ces mêmes grèves
Où je vous cherche encore en vous pleurant toujours.

NOËL PAYS.

Baie de Long-Branch, août 1885.

LE SOLEIL D'AUTOMNE

BRUMES et rosées précèdent maintenant le lever du soleil.

C'est dans un nuage d'encens et un lit de diamants que monte le souverain lumineux que presque tous les peuples adoraient, à l'origine, comme le dieu du monde.

Je ne sais rien de plus grandiose, en effet, que le spectacle donné, en cette saison, par l'aurore attardée dans les brouillards, puis s'épanouissant largement à l'horizon. On dirait une urne de flamme qui se penche et se vide dans la nue. Mille feux scintillants comme des étincelles s'allument sur la plaine humide et dans les verdure mouillées, et de longs fils d'argent épars sur les gazons semblent la robe de gaze que l'aube a déchirée en s'envolant dans l'espace. On sent déjà qu'il faut un effort à la lumière pour vaincre l'ombre persistante et les premières enveloppes dont l'hiver l'enchaînera bientôt. Elle n'en paraît que plus triomphante et plus victorieuse.

Comme tes caresses sont douces, ô soleil d'automne !

Arrivant après les nuits fraîches, tu sembles venir de plus loin que le soleil d'été, comme un ami plus persévérant et plus fidèle. L'inattendu de ta chaleur pénètre plus profondément. Elle étonne et charme comme la gaieté de certains vieillards attardés joyeusement au déclin de la vie. Tu es, d'ailleurs, un astre de luxe, car tu ne fais plus mûrir, soit dit sans reproche, aimable soleil d'automne.

Mais quelle illusion de richesse tu répands sur ton passage ! Tu parais d'autant plus charmant que tu es plus inutile. C'est un faste à la portée de tous que tu nous apporte sur tes rayons. Tu donnes aux haillons mêmes un certain air de fête, comme le soleil d'Espagne qui trouve des splendeurs pour la misère elle-même.

Combien de temps te garderons-nous encore ? Combien de jours ? Combien d'heures peut-être ? car tu traînes sur tes pas, quelque orage, sans doute, dans lequel tu disparaîtras sans retour parmi les neiges et les frimas. J'ai donc voulu te saisir au passage pour te faire un compliment reconnaissant, fugitif et doux soleil d'automne !

CHARLES.

L'ESPÉRANCE ET LE SOUVENIR

ON venait de sortir de table et l'on prenait le café au salon. Bientôt l'atmosphère, atténuée de plus en plus par le calorique, alourdie par le parfum des fleurs, les haleines chaudes, alanguissaient légèrement les sens, les étalant dans un bien-être comme dans une odeur impalpable. On se sentait bien, *confortable*. L'esprit, éthéré par les grands crus, devenait plus alerte ; incapable d'une tension, d'un effort, de toute pesée dont la lourdeur l'eût accablé, il saisissait néanmoins plus vite, avec la subtilité de l'intuition affinée. Les mots pétillaient maintenant d'abondance, venus soudain en bulles d'azur dans le cerveau sous l'influence des bouquets chauds de Bourgogne.

Autour de la maîtresse de la maison stationnait une cour d'admirateurs : tout le dessus du panier dans les lettres et le gratin parisien. Elle présidait ce cénacle en reine, ou plutôt en Calliope, car elle venait de prendre l'initiative d'un jeu d'esprit très à la mode à Paris pour le moment : les définitions ; et, selon sa propre expression, elle feuilletait son monde. Aussi, dès qu'une question était posée par elle, c'était à qui s'ingénierait pour trouver une réponse juste ou faire pétiller un mot heureux.

Présentement, c'était un jeune poète qui avait la parole. Sur cette demande : " Qu'est-ce que le cœur ? " il improvisait cette poétique réponse :

— Le cœur ? C'est le nid douillet d'un petit oiseau qui, quand il rêve, s'y blottit et nous tient délicieusement tiède ; mais quand il souffre, il se met à battre des ailes, et, trouvant sa position étouffante, il s'envole en nous égratignant avec ses pattes... Ce jour-là, ce sont ceux de désillusion, d'amertume, de tristesse ; le nid est alors tour noir de vide et tout grand ouvert aux rafales pleines de pleurs de l'imagination... mais bientôt les gouttelettes de sang s'effacent... l'oiseau revient, et peu à peu, se blotissant de nouveau douillettement, il sèche l'humidité des larmes avec son duvet couleur espérance... Et maintenant, si vous ne me croyez pas, relisez l'histoire, vous y verrez qu'à la mort de Jeanne d'Arc les soldats anglais virent une colombe s'envoler des cendres du bûcher...

La définition était heureuse, et c'était celle d'un poète : on applaudit à outrance... Puis, quand l'enthousiasme fut un peu calmé, les questions grêlèrent de nouveau de tous les côtés.

Successivement s'égrenèrent des réponses plus ou moins réussies sur l'amour, sur l'amitié, sur le charme qu'on appela : " Une harmonie de grâces." Sur la bonté qu'un clubman définit ainsi : " Le chemin de la bêtise." Ce à quoi, un gros homme à figure apoplectique, riche comme Crésus, mais avare comme Harpagon, répliqua : " Dites plutôt que c'est un capital qui ne rapporte rien."

A la demande : " Qu'est-ce qu'une larme ? " une jeune veuve, à figure douce, au sourire élégiaque, répliqua : " Une perle qui vient d'un océan de larmes..." On sourit méchamment en chuchotant.

Deux vieilles amies, assises côte à côte, échangeaient mutuellement en souriant un compliment comme on échange une balle en duel. L'une, à la demande : " Qu'est-ce qu'un soupir ? " dit de sa voix la plus mielleuse, en soulignant du regard la mise prétentieusement jeune de son amie et son fard, strictement étalé : " C'est une aigreur du cœur..."

A la demande suivante : " Qu'est-ce qu'un sourire ? " l'autre répliqua en se pinçant les lèvres et en fixant le râtelier de sa voisine : " Un sourire ? une réclame pour de jolies dents !..."

Puis il y eut une explosion de rires, et l'on remarqua bien des rougeurs voilant de jeunes fronts quand, sur la demande : " A quoi pensent les jeunes filles, " un vieil académicien répliqua avec la finesse et la bonhomie d'un grand papa : " A monsieur Chose..."

Le gros richard à figure apoplectique se décocha ensuite à lui-même une vérité sans s'en douter : " La conscience, fit-il, c'est une pierre poreuse à travers laquelle tout se clarifie à la longue comme l'eau vaseuse à travers un filtre."

Et tout le monde approuva...

Après cela le jeune poète eut de nouveau un succès avec cette poétique définition de la douleur : " Une larme semée à notre naissance et qui germe toujours..."

A ce moment, la mère de la maîtresse de la maison, la douairière de Charmore, qui venait de terminer sa partie d'échecs avec son vieil ami le général Marjane, retira ses lunettes, inclina de côté l'abat-jour de la lampe pour en projeter la réflexion sur les invités, et avec un sourire de bienveillance et de bonté, elle dit à haute voix :

— Et qui peut me dire la différence entre l'espérance et le souvenir ?

Quelques réponses s'envolèrent, mais à chacune d'elles la douairière hochant la tête répondait :

— Non ! ce n'est pas ça !...

Puis, devant ses interrogations muettes des regards, elle ajouta :

— L'espérance et le souvenir c'est tout un... et c'est tout le contraire.

On se récria. C'est une énigme que cela, exclama-t-on de toutes parts. Mais la douairière, se levant, se mit à dire :

— Eh ! bien, puisque vous ne voulez pas comprendre, je vais vous faire palper cette vérité par Jeanne, ma petite-fille.

Alors, prenant la fillette par la main, elle traverse le salon, et, suivie de tout le monde auquel elle recommande le silence, elle monte au premier étage et pénètre dans la chambre de bébé où, sur les genoux de sa nourrice, dort son dernier petit-fils âgé d'un mois.

— Regarde, dit alors à mi-voix à sa petite-fille, la grand-mère en lui montrant des yeux bébé et à quelques pas de lui Anna, la vieille servante de la famille tombée en enfance, mais qu'on garde par charité, et qui, affaissée sur une chaise, sommeille en radotant des mots confus... Remarque, reprend-elle, les cheveux de bébé et ceux d'Anna.

Ce ne sont que quelques mèches clairsemées.

— Oui, mais ici elles sont d'or et là-bas toutes d'argent.

— Ecoute maintenant, tous les deux balbutient dans leur rêve...

— Oui, mais le gazouillement de bébé est limpide et clair, et les paroles d'Anna semblent des sons fêlés.

— Examine à présent leurs bouches, continua la douairière, ni l'une ni l'autre n'ont de dents...

— Oui, fait Jeanne, qui se rappelle les comparaisons de tantôt avec les fleurs, mais les lèvres de bébés sont deux roses, et ces roses chez la vieille sont fripées et foncées.

— Et leurs yeux ? reprend la douairière, as-tu remarqué que tous les deux les ont si tendres qu'ils ne peuvent pas supporter la crudité de la lumière ?

— Oui, répliqua la fillette, mais leurs yeux sont comme leurs lèvres : ceux de bébés sont des bluets de printemps à peine éclos, ceux d'Anna des bluets d'automne qui se fanent.

— Eh ! bien, maintenant que tu as examiné l'un et l'autre reprend alors la grand-mère, comprends-tu pourquoi l'espérance et le souvenir sont semblables quoique tout différents ?

— Qui, répond l'enfant, la vieille c'est le souvenir ; bébé c'est l'espérance... Et tous les deux c'est la même chose, mais c'est tout le contraire !...

H. CONTI.

UN MARIAGE PRINCIER

(Voir gravures)

Le mariage du prince Waldemar, fils du roi de Danemark, avec la princesse Marie d'Orléans, fille du duc de Chartres, a été annoncé officiellement dans un dîner de famille, donné à Gmuden.

Les fiançailles ont eu lieu le 7 septembre, au château de Fredensborg, et le mariage sera célébré le 22 courant, à Eu.

Le prince Waldemar, lieutenant en premier dans la marine danoise, est âgé de 27 ans ; c'est un élégant et beau cavalier ; il est le dernier des enfants du roi Christin.

Sa jeune fiancée, la princesse Marie-Amélie-Françoise-Hélène d'Orléans, est née à Ham, en Angleterre, le 13 janvier 1855, du mariage du duc de Chartres avec la princesse Françoise d'Orléans, fille du prince de Joinville.

Par cette union, la princesse Marie d'Orléans deviendra la belle-sœur de la princesse de Galles, de l'impératrice de Russie, du roi de Grèce et de la duchesse de Cumberland.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les personnes qui se livrent à des travaux délicats et demandant beaucoup d'attention, éprouvent au bout d'un certain temps une grande fatigue de la vue qui se manifeste par le passage d'ombres momentanées.

Lorsqu'on éprouve un commencement de fatigue, il faut fermer les yeux pendant quelques secondes et se lotionner ensuite avec de l'eau fraîche.